

Décor

Le cadre spatio-temporel dans le roman n'est globalement que très peu précisé mais il est suffisant pour la compréhension du lecteur.

Premier chapitre

Au début un lieu est indiqué : « **Bicêtre** » mais il faut l'explicitier aux élèves qui ignorent qu'il s'agit d'une ancienne prison parisienne.

Bicêtre offre l'illustration de l'étroite collaboration établie sous l'Ancien Régime entre les hôpitaux, les asiles et les prisons. Dès sa fondation, l'Hôpital Général est pourvu de locaux disciplinaires réservés aux mauvaises têtes dans lesquels on va incarcérer un nombre toujours plus important de délinquants ou de suspects. À la veille de la Révolution, on compte à peu près cinq cents détenus. La Révolution va entraîner des libérations et des massacres. A la suite d'un rapport de Mirabeau, on remet en liberté les prisonniers des lettres de cachet et les détenus enfermés sans jugement. Le 17 avril 1792 a lieu à Bicêtre le premier essai de la guillotine sur trois cadavres.

Bicêtre garde sa prison jusqu'en 1836. On isole les condamnés à mort pendant les quarante jours de répit que leur vaut leur pourvoi en cassation. C'est aussi de Bicêtre que part trois fois par an en direction de Brest, la chaîne pour le bagne. La première, composée de cent cinquante forçats, le 10 septembre 1793, la dernière le 19 octobre 1836. À la fin de la même année, les derniers détenus de Bicêtre sont transférés à la Roquette.

Le lecteur ne dispose pas, comme dans un roman d'aventures, d'une réelle description du cachot. Seules existent quelques notations de la part du condamné : « **Mon corps est aux fers dans un cachot** » (p. 1 l. 17), un cachot dont il évoque les « **grilles hideuses** » (p. 1 l. 25) ou encore « **la dalle mouillée et suante de [sa] cellule** » (p. 1 l. 30). Cette impression de froid, de laideur et d'inhumanité est en accord avec les attentes du lecteur sur un lieu aussi sinistre.

La nature extérieure est présente dans les souvenirs, les pensées de ce prisonnier se remémorant son passé festif avec « **des jeunes filles et de sombres promenades la nuit sous les larges bras des marronniers** » (p. 1 l. 14 et 15). La végétation apparaît protectrice, accueillante et en totale opposition avec la prison. Ce n'est pas un hasard si « **c'était toujours fête dans [son] imagination** » : le cadre sordide de Bicêtre incite à s'en échapper, au moins mentalement (p. 1 l. 15).

Au final ce premier chapitre ne dévoile que quelques aspects caractéristiques de ce lieu : une cellule insalubre et un éclairage faible. Et le prisonnier s'y trouve depuis cinq semaines (paragraphe 1).

Comment rendre cette absence de cadre dans une bande dessinée ? Obligatoirement le lecteur doit voir la cellule et pour cela le dessinateur doit rendre le plus fidèlement possible les indications du romancier. Comment faire pour retranscrire ce qui n'est guère précisé ? Comment représenter par le dessin et la mise en page les impressions qui se dégagent d'un texte ?

Le décor de la première planche de bande dessinée est réduit au strict minimum : un endroit sombre (rendu par un grand aplat noir) envahissant la planche et surtout la case A, une couleur noire qui agit comme une chape sur la tête du condamné réduit à une taille de deux centimètres, couché en position foetale, dans le bas de la case, à l'extrême gauche.

Le cadre, c'est aussi une porte avec une grille et des murs envahis de dessins et d'inscriptions quasi illisibles (bien plus illisibles que sur la première de couverture) parmi lesquels se remarquent des croix et des cercueils, le tout baignant dans un aplat violet, couleur à associer - dans notre civilisation - symboliquement à la mort. Enfin, en B2, au centre de la bande, on remarque la paille sur laquelle est couché le prisonnier.

L'indication du lieu précis, donné dans le roman, est occultée ici comme s'il s'agissait de montrer une situation particulière en la déshumanisant au maximum et en la généralisant : ce qui se passe ici à Bicêtre, c'est ce qui peut arriver partout ailleurs au même moment, dans n'importe quelle prison. Si l'indication de Bicêtre pouvait "parler" aux lecteurs de Victor Hugo, pour un lecteur du XXI^e siècle, elle n'est pas indispensable. Ainsi, cette première planche pourrait se situer dans n'importe quel pays où les conditions de détention sont insupportables, voire inhumaines.

Ce que veut faire surtout ressortir le dessinateur, c'est bien l'image de la mort qui envahit, d'une manière logique, les pensées du condamné, mais envahit aussi le dessin par les couleurs sombres et la présence de cette tête de mort qui semble parfois avoir de l'attendrissement ou de la compassion pour l'homme (A1) ou se rire de lui (B3). C'est ce qui explique aussi que les images de vie et de bonheur que l'on trouvait dans le texte de Victor Hugo soient ici supprimées. L'omniprésence angoissante de cette figure fantastique, stylisée, représente l'omniprésence de l'idée de la mort répétée dans le texte de Victor Hugo. L'idée est ainsi devenue allégorie.

Deuxième chapitre

Il propose une analepse au lecteur puisque le condamné raconte le jour de sa condamnation. Le lecteur passe alors du cachot à la « **salle d'audience** ». Là encore Victor Hugo ne s'étend pas sur la description du lieu car cela manque d'intérêt. Il évoque plutôt les personnes qui s'y trouvent : les juges, les témoins, les gendarmes et la foule car ce sont ces personnes qui créent l'atmosphère de haine finale, par leurs cris.